

Carlo Ginzburg, cas singulier

Alors que paraît son nouvel essai, «*Néanmoins. Machiavel, Pascal*», et qu'un colloque vient de lui être consacré, retour sur les thèmes majeurs du maître de la «microhistoire», passionné aussi bien par la sorcellerie, la casuistique ou la littérature que par les «fake news»

Faut-il lire Machiavel entre les lignes ?
entretien avec Carlo Ginzburg et Patrick Boucheron, vendredi 20 octobre à 19h30, château de Bois, salle des États généraux

ROGER CHARTIER
professeur émérite
au Collège de France

Comme titre, un adjectif : «néanmoins». En italien (*nondimanco*) ou en latin (*tamen*), le mot est fréquent dans *Le Prince*, de Nicolas Machiavel (1469-1527). Il y indique que les lois générales doivent toujours composer avec les réalités des situations effectives. Le prince doit être libéral ; néanmoins, pour être tel, il lui faut être somptueux, donc imposer ses peuples «de façon extraordinaire». Le prince doit être perçu comme mû par la pitié ; néanmoins, cette exigence ne doit pas empêcher les actions qui inspirent la crainte. Il doit être intègre et loyal ; néanmoins, «on voit par expérience, de notre temps», qu'il est possible de faire de grandes choses sans foi et par ruse. Carlo Ginzburg entre dans le livre de Machiavel en portant l'attention sur cette habitude stylistique, qui convoque les exemples du présent ou des temps anciens pour montrer que le gouvernement du prince ne peut que s'écarter des principes.

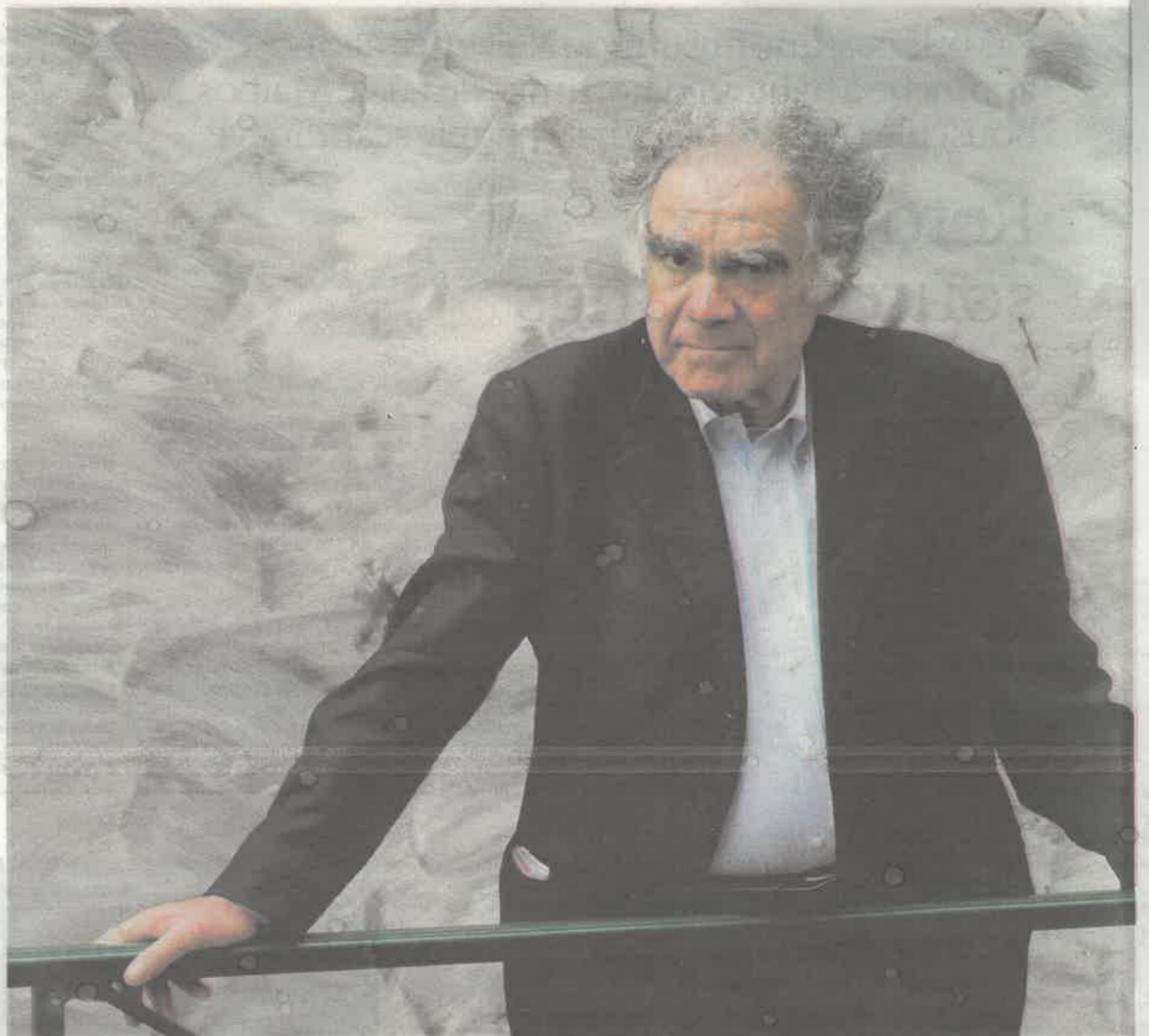
Dans le sous-titre, Blaise Pascal (1623-1662) rejoint Machiavel, après une virgule que Carlo Ginzburg aime à commenter parce que, tout à la fois, elle lie et sépare les deux auteurs. Elle les associe, puisque tous deux se réfèrent à la casuistique, la pensée par cas, cette partie de la théologie morale qui accommode les principes aux situations particulières. Elle les sépare : Machiavel fait de la casuistique la matrice des discours qui introduisent l'exception dans la norme, tandis que Pascal la prend pour cible dans *Les Provinciales*. Sa présence dans la théorie politique est l'indice du processus qui, dans la première modernité, a fondé la théorie de l'Etat sur la sécularisation des concepts théologiques. Le cas devient alors exemple, le miracle préfiguration de l'exception. Le constat a été énoncé par Carl Schmitt (1888-1985). Ginzburg rappelle qu'il était déjà chez Pascal.

Au fil des chapitres se dessinent les thèses fondamentales du livre. La première établit la familiarité de Machiavel avec la casuistique. Certes, rappelle Carlo Ginzburg, «en général, le rapport de Machiavel à la réalité était tout sauf livresque» ; néanmoins, les lectures ont inspiré ou conforté sa réflexion. Certaines sont plus que probables, faites dans les livres possédés par son père. C'est ainsi que les traités de Giovanni d'Andrea, qui datent du XIV^e siècle, ont pu fournir la justification du moindre mal, reprise ironiquement par frère Timoteo dans *La Mandragore*, la comédie composée par Machiavel en 1508, ou que le commentaire de l'*Ethique à Nicomaque*, d'Aristote, rédigé au XV^e siècle par Donato Acciaiuoli, a pu inspirer l'idée selon laquelle la politique est un art détaché de toute considération morale.

D'autres lectures sont seulement vraisemblables, par exemple celle de Valère

Maxime, ou plutôt de sa glose par Jodocus Badius Ascensius, un contemporain de Machiavel, qui affirme qu'il n'est pas d'obéissance sans l'imposition d'une croyance, ce que, dit-il, savaient les rois païens, mais aussi Moïse, ou celle de la *Politique*, d'Aristote (peut-être lue dans une édition commentée par Thomas d'Aquin), qui expose les procédés coercitifs et les faux-semblants permettant aux tyrans de conserver le pouvoir. Carlo Ginzburg nous a habitués à ces vertigineuses généalogies textuelles, en quête des traces documentant la transmission des œuvres. Lorsque ces traces manquent, ce sont les similitudes entre les discours qui font risquer l'hypothèse d'une possible lecture. La parenté morphologique devient alors argument historique.

Une autre thèse de *Néanmoins* affirme la persistance de la pensée par cas qui aurait dû disparaître avec les lois univer-



Carlo Ginzburg, à Lyon, en 2008. ULF ANDERSEN/GETTY IMAGES

A Cerisy, les innombrables facettes de l'œuvre d'un historien essentiel

Le colloque «L'historien sur le métier : conversations avec Carlo Ginzburg» s'est tenu du 9 au 15 septembre, en Normandie

COMPTE RENDU

NICOLAS WEILL

Les colloques qui se tiennent depuis soixante-dix ans au château de Cerisy-la-Salle (Manche) se sont imposés comme l'un des principaux espaces de consécration intellectuelle en France. Au cœur du bocage normand, protégé par sa localisation à l'écart des grands axes, ce manoir Louis XIII classé monument historique, acquis au milieu du XIX^e siècle par les aïeux de l'énergique codirectrice du Centre culturel international de Cerisy, Edith Heurgon, fait figure de lieu de mémoire pour les penseurs, les écrivains de France et du monde. La beauté du cadre, qui tire son atmosphère particulière d'avoir été longtemps habité par la même famille, les rites auxquels les invités y sont soumis (la

cloche qui bat le rappel des participants) favorisent une libération et un adoucissement de la parole et des mœurs académiques.

Ce coin de campagne chargé d'histoire vient, du 9 au 15 septembre, de recevoir un des historiens contemporains les plus importants, l'Italien Carlo Ginzburg, à l'invitation d'Anne Ber-Schiavetta, Etienne Anheim (Ecole des hautes études en sciences sociales) et Martin Rueff, de l'université de Genève (qui en est le traducteur). Sept jours durant, matin, midi et soir, l'œuvre protéiforme d'un homme associé à la «microhistoire» et qui, d'articles en livres, trouve toujours de nouvelles couches du passé à explorer (de la sorcellerie à Machiavel en passant par Piero Della Francesca, Hobbes, Proust ou Flaubert...), sans jamais cesser de réfléchir aux concepts fondateurs de l'historiographie, a été passée au peigne fin par une constellation de soixante-dix chercheurs. Parmi eux, les

historiens du Collège de France Patrick Boucheron et Sanjay Subrahmanyam, l'autre «microhistorien» Giovanni Levi, auteur du classique *Le Pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle* (Gallimard, 1989), ou Franco Moretti, le théoricien de la «lecture rapide» ou «distant».

La rencontre a aussi permis à Carlo Ginzburg, qui a assisté à l'ensemble des débats, réagissant à chaque intervention, de retrouver plusieurs couches générationnelles de disciples. Ainsi, deux de ses étudiants du temps des années de plomb, quand se vivait le terrorisme en Italie, aujourd'hui professeurs de lycée, Giovanna Ferrari et Giovanna Cappelletto, ont-elles témoigné de l'importance d'un séminaire où l'on venait moins pour faire carrière que pour comprendre un monde qui leur paraissait alors en pleine «apocalypse». D'autres prolongent les voies frayées par le Carlo Ginzburg du *Fromages*

et les Vers ou du *Sabbat des sorcières*, s'efforçant de relire l'histoire de la magie ou de la sorcellerie non seulement à la lumière d'une oppression cléricale, mais également comme autant d'«indices»

La rencontre a aussi permis à Carlo Ginzburg, qui a assisté à l'ensemble des débats, de retrouver plusieurs couches générationnelles de disciples

de la persistance, sous les persécutions, d'une religion euro-asiatique conservée par les pratiques populaires.

L'idée qui consiste à cerner un «noyau de vérité», même déformé, prêtant sa puissance aux «fake news» d'hier et d'aujourd'hui (la naissance d'un bébé aux traits diaboliques à Chicago en 1910, étudiée par Tullio Viola ; l'annonce, analysée par Manfred Posani, de l'incendie du Louvre par les communards), puise ainsi ses racines dans la démarche de Carlo Ginzburg, même s'il n'est jamais question pour lui de prendre à la lettre le contenu d'une rumeur ou d'une accusation. Cet attachement à la preuve et à la vérité, à une époque travaillée par la «post-vérité», rejaillit dans la place accordée aux considérations philologiques, à l'anthropologie et aux datations exactes, si propres à son érudition.

Exposée à Cerisy dans ses innombrables facettes, cette œuvre s'apparente-t-elle à un manteau bariolé ? Depuis une vingtaine d'années, la littérature (Dante, en particulier) s'est ajoutée à la quête haletante et érudite de «coups de théâtre» qui caracté-

rise son écriture historique. Dans son nouveau livre, *Néanmoins*, il révèle ainsi qu'une des sources secrètes des *Provinciales*, de Pascal, n'est autre que le frère de Charles Perrault, Nicolas Perrault. Comme l'a noté lors du colloque la feuilletoniste du «Monde des livres», Tiphaine Samoyault, Carlo Ginzburg se livre dans ses travaux à une entreprise de «dé-familiarisation» du passé, dans laquelle la recherche produit de l'inquiétante étrangeté et donc de l'émotion.

Carlo Ginzburg incarnerait-il la dernière figure de l'«historien total» ? Reprenant à son compte la célèbre distinction du philosophe britannique Isaiah Berlin (1909-1997) entre le chercheur renard, puisant à divers domaines, et le chercheur hérisson, qui s'attarde obstinément sur un seul objet, Carlo Ginzburg a répondu : «Si l'on regarde la variété des sujets que j'ai abordés, je suis un renard... Mais en fait, je suis un hérisson masqué.» ■

« En histoire comme au cinéma tout gros plan implique un hors-champ »

Carlo Ginzburg se confie sur ses méthodes et ses concepts capitaux, comme sur certaines des polémiques qui ont émaillé son parcours d'historien

ENTRETIEN

L'italien Carlo Ginzburg, né en 1939, qui a enseigné à l'École normale supérieure de Pise, à l'université de Bologne puis à l'université de Californie à Los Angeles (UCLA), est sans doute l'un des historiens les plus importants de notre temps. Il revient pour « Le Monde des livres » sur quelques grandes flexions de son œuvre.

Votre nom et votre œuvre restent associés à ce qu'on appelle « micro-histoire ». Pourquoi ?

La microhistoire a été le résultat d'une convergence et d'une discussion commune à un groupe de chercheurs italiens, mais chacun y est arrivé avec des expériences différentes. En ce qui me concerne, c'était l'étude de cas. Lorsque j'avais 10 ans, ma mère [l'écrivaine Natalia Ginzburg, 1916-1991] m'apportait régulièrement les livres qui sortaient chez l'éditeur Einaudi. Un jour, je tombe sur *Tecnica del cinema*, de Sergueï Eisenstein [1952 : *Le Film : sa forme/son sens*, Christian Bourgois, 1976]. J'ai très peu compris le contenu de l'ouvrage, mais l'impression qu'il a produite sur moi a été immense, même si je n'avais pas encore vu les films d'Eisenstein. Ensuite, j'ai lu son texte sur le gros plan, qui est devenu très important pour moi. Travailler sur un cas de façon analytique s'en rapproche. Mais, bien sûr, il faut aussi tenir compte du hors-champ, sinon le gros plan n'aurait pas de sens. Cela implique que, dans tout gros plan, la perspective globale est implicite. Tout cas singulier suppose la possibilité d'une généralisation, et il y a un va-et-vient entre l'un et l'autre.

Dans vos nombreuses études sur les procès en sorcellerie, vous mettez en évidence l'existence d'un discours des dominés. Cette quête d'une parole marginale rattache-t-elle votre travail aux « études subalternes » qui se sont développées depuis l'Inde ?

En effet, j'ai beaucoup travaillé sur la sorcellerie. J'ai publié mon livre sur les *benandanti* en 1966 [Les Batailles nocturnes. Sorcellerie et rituels agraires en Frioul, XVI^e-XVII^e siècle, Verdier, 1980], ensuite *Le Fromage et les Vers* [Aubier, 1993, histoire du procès du meunier frioulan Menocchio accusé d'hérésie], et, en 1989, *Le Sabbat des sorcières* [Gallimard, 1992]. Lors d'un colloque entre historiens indiens et européens à Calcutta, j'avais été surpris par la communauté de langage entre eux et moi. Je m'étais d'abord dit que cela venait du marxisme, mais ensuite j'ai compris que leur discours était issu d'Antonio Gramsci [1891-1937, dirigeant communiste italien, emprisonné sous le fascisme], traduit en anglais. Afin de détourner la censure fasciste, Gramsci avait pris des distances par rapport à la langue de la

III^e Internationale. Voilà pour quoi il parle, dans ses *Cahiers de prison* [Gallimard, 1978-1996], de « classes subalternes ». On peut certes utiliser la notion de classe subalterne dans une perspective purement marxiste. Mais l'expression ouvre aussi à des relectures différentes.

Vous avez décidé depuis longtemps de livrer bataille contre le néoscepticisme, la « post-vérité » ou les « fake news », en mettant en avant l'importance de la preuve ou de l'indice en histoire, notamment en discutant les thèses de l'Américain Hayden White [1928-2018]. Pourquoi ?

Après mon arrivée à l'UCLA, en 1988, Hayden White a exposé en ma présence sa thèse selon laquelle il n'y a pas de distinction rigoureuse entre une narration de fiction et une narration historique. White était une sorte de leader, marqué par cette attitude postmoderne à l'égard de la vérité et de l'histoire. J'ai ensuite découvert qu'il y avait des sources italiennes dans cette conception. On la retrouve ainsi chez Giovanni Gentile [1875-1944], philosophe qui joua un rôle fondamental dans l'élaboration de l'idéologie du fascisme, et qui affirmait que la distinction entre *res gestae* (le proces-

sus historique) et *l'istoria rerum gestarum* (l'écriture historique) est illégitime, dans la mesure où la supposition de l'existence d'un passé en dehors de nous, en dehors de l'acte de la connaissance de ce passé, n'est qu'un résidu positiviste. La conséquence est que si Hayden White juge les propos négationnistes comme inacceptables d'un point de vue moral ou politique, il ne peut rien leur opposer, écrit-il, au niveau de la connaissance.

En France, les thèses d'Hayden White ont été vivement critiquées...

Où, mais on trouve chez certains historiens français un discours en faveur de l'anachronisme qui comporte des éléments « whitiens ». A cela j'objecte qu'il ne faut pas confondre l'anachronisme des questions posées et l'anachronisme des réponses. Les historiens partent certes de questions anachroniques. Mais en dialoguant avec les catégories des acteurs, ils corrigent leurs problématiques initiales. Alors et alors seulement la connaissance historique devient possible.

Les ethnologues commencent toujours par avoir une attitude ethnocentrique, mais à travers les dialogues avec leurs informateurs, ils reformulent

leur questionnement. C'est là qu'intervient la preuve.

Que votre mère, Natalia Ginzburg, ait été romancière et traductrice a-t-il joué un rôle dans le rapport spécifique que votre travail d'historien entretient avec la littérature ?

Tout à fait. Ma mère nous lisait des poèmes, et par cela elle m'a transmis, je dirais, tout ce qui concerne mon rapport à la réalité, mon père étant mort alors que j'avais à peine 5 ans [Leone Ginzburg, 1909-1944, spécialiste de littérature russe, a été assassiné au cours de la lutte antifasciste]. L'idée que je me fais du récit historique est liée aux livres que l'on m'a lus lorsque j'étais enfant. Je me souviens d'une histoire de Luigi Capuana, un écrivain sicilien naturaliste de la fin du XIX^e siècle. Il décrivait une petite fille qui entraînait dans une pièce vide. Soudain, elle voyait un petit homme coiffé d'un turban. On tournait la page et ce petit homme, Gomitetto, devenait un loup-garou, attaquant la jeune fille. Ce qui m'a frappé, c'est que des années plus tard, j'ai commencé à travailler sur les loups-garous. En somme, il y a une continuité. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR N. W.

Lire la version intégrale de cet entretien sur LeMonde.fr

selles de la philosophie naturelle ou la critique dévastatrice de la casuistique morale. Lorsqu'elle est écrite en langage mathématique, la nature n'admet aucune exception ; elle ignore le « néanmoins ». Lorsqu'elle devient la cible d'une ironie féroce qui en expose les impasses et les contradictions, la casuistique paraît « blessée à mort ». Et pourtant, malgré Galilée, malgré Pascal, l'attention aux cas singuliers est restée une démarche de connaissance dont Carlo Ginzburg revendique hautement la pertinence. Il l'a théorisée avec les notions d'« exceptionnel normal » ou de « paradigme indiciaire ». Il l'a mise en œuvre dans toutes ses recherches. Pour lui,

L'historien italien nous a habitués à ces vertigineuses généalogies textuelles, en quête des traces documentant la transmission des œuvres

l'étude des cas est un instrument privilégié. Les écarts permettent de comprendre les règles et les régularités, mais l'inverse n'est pas vrai : la norme ne peut jamais prévoir toutes les anomalies.

Dans les temps troublés et inquiets, le retour à Machiavel semble un recours obligé, comme l'a attesté la publication des livres que lui ont consacrés, entre autres, Patrick Boucheron (*Léonard et Machiavel*, Verdier, 2008), Alberto Asor Rosa (*Machiavelli e l'Italia*, 2019, non traduit) et Michele Ciliberto (*Niccolo Machiavelli. Ragione e pazzia*, « Raison et folie », 2019, non traduit). Celui de Carlo Ginzburg ne récapitule pas la philosophie politique ou la théorie de l'Etat de Machiavel. Il s'attache avant tout à la manière de penser du secrétaire florentin, « naviguant entre norme et exception ». Héritée de la casuistique médiévale, malmenée par les critiques des Modernes, cette technique intellectuelle pouvait sembler épuisée. *Nondimanco*, comme le prouve ce livre, elle est demeurée durablement puissante. ■

NÉANMOINS. MACHIAVEL, PASCAL (Nondimanco. Machiavelli, Pascal), de Carlo Ginzburg, traduit de l'italien par Martin Rueff, Verdier, « Histoire », 256 p., 22 €.

C!

UN JOLI VIN,
UNE BELLE
HISTOIRE

VINS DE
CHEVERNY.
APPELLATION D'ORIGINE CONTRÔLÉE

www.maisondesvinsdecheverny.fr

Avec le soutien
d'Agglopolys, la Communauté
d'agglomération de Blois



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ

